

MURIEL BARBERY

Une rose seule

roman

ACTES SUD

*à Chevalier, toujours
à mes morts*

sur le toit de l'enfer

On raconte que dans la Chine ancienne, sous la dynastie des Song du Nord, un prince faisait chaque année cultiver un carré de mille pivoines dont, à l'orée de l'été, les corolles ondulaient dans la brise. Durant six jours, assis sur le sol du pavillon de bois où il avait coutume d'admirer la lune, buvant de temps à autre une tasse de thé clair, il observait celles qu'il appelait ses filles. À l'aube et au couchant, il arpentait le carré.

Au commencement du septième jour, il ordonnait le massacre.

Les serviteurs couchaient les belles assassinées, la tige brisée, la tête allongée vers l'est, jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur le champ qu'une unique fleur, les pétales offerts aux premières pluies de mousson. Alors, les cinq jours suivants, le prince demeurait là en buvant du vin sombre. Sa vie entière tenait dans ces douze révolutions de soleil ; toute l'année, il ne pensait qu'à elles ; lorsqu'elles étaient passées, il faisait vœu de mourir. Mais les heures dédiées à choisir l'élue puis à jouir de leur tête-à-tête muet contenaient tant de vies en une seule qu'il ne voyait pas de sacrifice dans les mois de deuil.

Ce qu'il ressentait en contemplant la survivante ?
Une tristesse en forme de gemme étincelante à
laquelle se mêlaient des éclats d'un bonheur si pur,
si intense, que son cœur défaillait.

Un carré de mille pivoines

Alors que Rose se réveillait et, regardant autour d'elle, ne comprenait pas où elle se trouvait, elle vit une pivoine rouge aux pétales renfrognés. Quelque chose passa en elle dans un parfum de regret ou de bonheur enfui. D'ordinaire, ces mouvements intérieurs griffent le cœur avant de s'évanouir comme un songe mais, parfois, le temps transfiguré offre à l'esprit une transparence nouvelle. C'est ce qu'éprouvait Rose, ce matin-là, dans le face à face avec la pivoine qui, de son vase exquis, dévoilait ses étamines dorées. Un instant durant, il lui parut qu'elle pouvait rester sans fin dans cette chambre nue, à contempler cette fleur, à se sentir *exister* comme jamais. Elle observa les tatamis, les parois de papier, la fenêtre ouverte sur des branchages dans le soleil, la pivoine froissée ; enfin, elle s'observa elle-même comme une inconnue rencontrée la veille.

La soirée lui revint par salves – l'aéroport, le long trajet dans la nuit, l'arrivée, le jardin éclairé de lanternes, la femme en kimono agenouillée sur le plancher surélevé. À gauche de la porte coulissante par où elle était entrée, des branches de magnolia d'été,

jaillies d'un vase aux flancs sombres, attrapaient la lumière par averses successives. On eût dit une eau brillante tombant en pluie sur les fleurs, les ombres sur les murs scintillaient, alentour c'était une obscurité étrange, frémissante. Rose y distinguait des parois sablées, des pierres plates faisant chemin jusqu'au plancher haut, des esprits secrets ; toute une vie de pénombre parcourue de soupirs.

La Japonaise l'avait menée à sa chambre. Dans la salle adjacente, la vapeur d'un bain montait d'un grand bassin de bois lisse. Rose s'était glissée dans l'eau brûlante, saisie par le dénuement de cette crypte humide et silencieuse, par son décor boisé, par ses lignes pures. En sortant du bain, elle s'était vêtue d'un kimono de coton léger comme on pénètre un sanctuaire. De même, elle était entrée dans les draps avec un inexplicable sentiment de ferveur. Puis tout avait passé.

On frappa discrètement et la porte glissa en chuintant. La femme de la veille vint poser un plateau devant la fenêtre à petit pas précis. Elle dit quelques mots, recula par glissades douces, s'agenouilla, s'inclina, referma la porte. Au moment où elle disparut, Rose vit palpiter ses paupières baissées et fut frappée par la beauté de son kimono brun ceint d'une obi brodée de pivoines roses. Le souvenir de sa voix cristalline aux fins de phrase brisées tinta dans l'atmosphère avec une tonalité de gong.

Rose inspecta les mets inconnus, la théière, le bol de riz ; chacun de ses mouvements lui faisait l'effet d'une profanation. Dans le cadre nu de la fenêtre où

coulissait une vitre doublée d'un paravent de papier, elle voyait, frissonnantes et ciselées, les feuilles d'un érable et, au-delà, un panorama plus vaste. C'était une rivière aux berges bordées d'herbes folles avec, de chaque côté d'un lit pierreux, des allées de sable, d'autres érables mêlés de cerisiers. Au milieu du gué, dans les flots paresseux, campait un héron gris. Par-dessus la scène passaient des nuages de beau temps. La puissance de l'eau vive la frappa. Où suis-je ? pensa-t-elle, et bien qu'elle sût que cette ville était Kyôto, la réponse se dérobaît comme une ombre.

On frappa de nouveau. Oui ? dit-elle, et la porte s'ouvrit. La ceinture de pivoines réapparut ; cette fois, la femme agenouillée lui dit : *Rose san get ready ?* en montrant la porte de la salle de bains. Rose hocha la tête. Qu'est-ce que je fiche ici ? se demanda-t-elle, et bien qu'elle sût qu'elle était venue là entendre le testament de son père, la réponse se dérobaît encore. Dans la chapelle vaste et vide du bain, à côté du miroir, une pivoine blanche aux pétales fugitivement trempés dans une encre carmin séchait à l'air comme une peinture fraîche. La lumière matinale, versée par une ouverture quadrillée de bambou, jetait des lucioles sur les murs et, un instant, inondée d'un chatoiement de vitrail, elle se crut dans une cathédrale. Elle s'habilla, sortit dans le couloir, prit à droite, rebroussa chemin en arrivant à une porte fermée, suivit des méandres de plancher et de papier. Après un coude, les cloisons devinrent d'un bois foncé où se distinguaient des panneaux coulissants puis, après un autre coude, elle se trouva dans une grande pièce au centre de laquelle vivait un érable. Ses racines s'enfonçaient

dans une mousse au plissé de velours ; caressant le tronc, une fougère côtoyait une lanterne de pierre ; tout autour courait une galerie vitrée ouverte sur le ciel. Par éclats de monde morcelé, Rose voyait le plancher de bois, les sièges bas, les tables laquées et, à droite, dans un grand vase d'argile, un arrangement de branches piquées de feuilles inconnues, vibrantes et légères comme des fées ; mais l'arbre crevait l'espace d'une déchirure où se noyaient ses perceptions et Rose sentait qu'il l'attirait à lui, qu'il aimantait son souffle, qu'il ferait de son corps un arbrisseau à la ramure murmurante. Après un moment, elle s'arracha au sortilège, alla de l'autre côté du jardin intérieur où de grandes croisées donnaient sur la rivière, en ouvrit un panneau qui glissa sans bruit sur ses rails de bois. Le long des berges à cerisiers, battements fluides de l'espace-temps, passaient des coureurs matinaux, et Rose désira se fondre dans leur course sans passé ni avenir, sans attaches ni histoire ; désira n'être plus qu'un point mouvant inscrit dans le flux de saisons et de montagnes qui traverse les cités jusqu'aux océans. Elle regarda au-delà. La maison de son père était bâtie un peu en hauteur, au-dessus d'une allée de sable qu'on distinguait entre les branches des arbres. Sur l'autre rive, la même allée de sable, les mêmes cerisiers, les mêmes érables et, plus loin encore, surplombant la rivière, une rue, d'autres maisons – la ville. Enfin, fermant l'horizon, des collines mou-tonnantes.

Elle rentra dans le sanctuaire de l'arbre. La Japonaise l'attendait.

— My name Sayoko, lui dit-elle.

Rose hocha la tête.

— Rose san go for a stroll ? demanda Sayoko.

Puis, avec un accent insolite, un peu rougissante :

— Promenade ?

De nouveau, les fins de phrase en écho de note brisée, les paupières nacrées comme un coquillage.

Rose hésita.

— The driver outside, dit Sayoko. Wait for you.

— Oh, dit Rose, all right.

Elle se sentit bousculée et l'arbre, derrière Sayoko, l'appela de nouveau à lui, étrange et séducteur.

— I forgot something, dit-elle, et elle s'enfuit.

Dans la salle de bains, elle se trouva face à la pivoine blanche, à ses pétales laqués de sang, à sa corolle de neige. Hyoten, murmura-t-elle. Elle resta là un instant puis, prenant son chapeau de toile, quitta la chapelle de silence et d'eau et alla au vestibule. Dans la lumière du jour, les fleurs de magnolia s'incurvaient comme des papillons – comment font-ils ça ? se demanda-t-elle avec irritation. Devant la maison, le chauffeur de la veille, en costume noir et casquette blanche, s'inclina quand elle parut. Il lui tint la porte avec déférence, la referma avec douceur. Elle observa dans le rétroviseur la fente de ses yeux, minces traits à l'encre noire battant sans dévoiler leurs iris et, curieusement, cet abîme du regard lui plut. Bientôt, il lui sourit d'une façon enfantine qui illumina son visage de cire.

Ils traversèrent un pont et, passant sur l'autre rive, se dirigèrent vers les reliefs. Elle découvrait la ville dans un chaos de béton, de fils électriques et d'enseignes au néon ; çà et là, la silhouette d'un temple s'égarait dans cette marée de laideur. Les

collines se rapprochaient, le quartier devenait résidentiel et, enfin, ils furent le long d'un canal bordé de cerisiers. Ils descendirent de la voiture en contrebas d'une rue bordée d'échoppes où déambulaient des touristes. En haut de la montée, ils passèrent un portail de bois – Silver Pavilion, dit le chauffeur. Elle fut frappée par sa présence évanescence, comme s'il s'absentait de lui-même, tendu vers elle, vers sa seule satisfaction. Elle lui sourit, il eut un petit signe de la tête.

Alors ce fut un ancien monde de bâtiments de bois aux toits de tuiles grises. Au-devant, il y avait de grands pins étranges dans des carrés de mousse ; des allées de pierre cheminaient entre des bandes de sable gris ; on y avait tracé au râteau des lignes parallèles et convié quelques azalées. Ils passèrent la porte qui menait aux jardins principaux. À droite, au bord d'un étang, par la grâce de ses toits recourbés, le vieux pavillon prenait son envol, et Rose eut l'impression troublante qu'il respirait, qu'une vie organique était réfugiée dans ces cloisons et ces galeries sans âge, ces ouvertures de papier blanc lançant sur l'eau leurs longs reflets laiteux. En face s'élevait un grand monticule de sable au sommet arasé, à gauche commençait une vaste étendue du même sable, rayée de sillons parallèles et incurvée à son extrémité en vague sur le rivage. Si on regardait l'ensemble, on voyait d'abord ce flot minéral, ensuite le simulacre de montagne au sommet aplati, le pavillon aux toitures ailées ; plus loin des étangs en eaux de mercure, des pins taillés de la façon dont s'élancent les oiseaux, quelques azalées encore ; partout, cernées d'une mousse rase et lumineuse, ancrées dans

les berges, des pierres séculaires. Enfin, les jardins cheminaient jusqu'à une esplanade où s'amassait la foule des visiteurs. Entre Rose et elle, par avalanches de feuilles dentelées, ruisselaient des érables étagés sur le flanc de la montée.

Elle se sentait assommée de beauté, de minéralité et de bois ; tout lui était torpeur, tout lui était intense ; je ne peux pas revivre ça, se dit-elle avec un mélange de lassitude et d'effroi. Mais, tout de suite après : Il y a quelque chose ici. Son cœur se mit à battre, elle chercha du regard un endroit pour s'asseoir. *Comme en pays d'enfance*. Elle s'adossa à la galerie de bois du bâtiment principal ; son regard s'accrocha sur une azalée ; l'effroi et l'allégresse infusés des pétales mauves se fondirent en une émotion nouvelle et elle pensa qu'elle se trouvait au cœur d'un sanctuaire d'eau pure et glacée.

Ils suivirent le sentier de visite, s'arrêtèrent un instant sur le petit pont de bois qui, enjambant les eaux grises, menait aux érables et aux hauteurs du jardin. Tout autour des étangs couraient d'autres grands pins étranges. Rose leva les yeux et reçut la foudre ramifiée des aiguilles en plein ciel ; les troncs sombres jetaient la force de la terre dans ces éclairs végétaux ; elle se sentait aspirée par un flux de nuages et de mousse. Le chauffeur marchait d'un pas mesuré, se retournait de temps à autre, l'attendait sans impatience, repartait au signe qu'elle lui faisait. Son allure tranquille apaisait Rose, redonnait au monde un grain de réalité que la puissance du jardin dissolvait dans les arbres. À présent, le sentier bordé de grands bambous verts menait à un

escalier de pierre ; sur le côté, elle aurait pu toucher du doigt la mousse veloutée où s'enracinaient les érables. Marche après marche, les branches recomposaient un tableau de perfection et cette chorégraphie visuelle la prenait au cœur mais l'irritait aussi — cependant cette irritation, comprit-elle avec étonnement, lui faisait du bien. Enfin, ils débouchèrent sur la petite esplanade ; en contrebas, le pavillon, les bâtiments de bois, les toits de tuiles grises, le sable sculpté ; au-delà, Kyōto et, au-delà encore, d'autres reliefs. We are East, dit le chauffeur et, montrant l'horizon : West mountains.

Elle prenait la mesure de la ville. Tout, en elle, tenait à la présence des montagnes qui, à l'est, au nord et à l'ouest, l'enserraient à angles droits. C'étaient de grandes collines, en réalité, dont les découpes faisaient au regard une sensation d'altitude. Vertes et bleues dans la lumière du matin, elles coulaient vers la cité leurs à-plats arborés. En face d'elle, au-delà d'une petite éminence de verdure, la ville semblait laide, bétonnée. Le regard de Rose revint vers les jardins, en contrebas, et leur *précision* la frappa — leur évidence adamantine, leur pureté aiguisée de douleur, la manière qu'ils avaient de ressusciter les sensations de l'enfance. Comme dans les rêves d'autrefois, elle se débattait dans une eau noire et glacée, mais en plein jour, dans une profusion d'arbres, dans les pétales tachés de sang d'une pivoine blanche. Elle s'accouda à la rambarde en bambou, scruta la colline voisine, y chercha *quelque chose*. La femme accoudée à côté d'elle lui sourit.

— Vous êtes française ? demanda-t-elle avec un accent anglais.

Rose se tourna vers elle, perçut le visage ridé, les cheveux gris, la veste de belle facture.

Sans attendre la réponse, la femme reprit.

— Merveilleux, n'est-ce pas ?

Rose acquiesça.

— C'est le résultat de siècles de dévouement et d'abnégation.

L'Anglaise rit de ses propres paroles.

— Tant de souffrance pour un seul jardin, dit-elle du ton léger de la frivolité.

Mais elle regardait Rose avec intensité.

— Enfin, dit-elle alors que Rose se taisait toujours, vous préférez peut-être les jardins anglais.

Elle rit encore, caressa négligemment la rambarde.

— Non, dit Rose, mais cet endroit me bouleverse.

Elle eut envie de parler de l'eau glacée, hésita, renonça.

— Je suis arrivée cette nuit, dit-elle finalement.

— C'est votre premier séjour à Kyōto ?

— C'est mon premier séjour au Japon.

— Le Japon est un pays où on souffre beaucoup mais où on n'y prend pas garde, dit l'Anglaise. Pour récompense de cette indifférence au malheur, on récolte ces jardins où les dieux viennent prendre le thé.

Rose s'en agaça.

— Je ne pense pas, dit-elle, rien ne récompense la souffrance.

— Croyez-vous ? demanda l'Anglaise.

— La vie fait mal, dit Rose. Il n'y a aucun bénéfice à attendre de ça.

L'Anglaise détourna la tête, s'abîma dans la contemplation du pavillon.

— Si on n'est pas prêt à souffrir, dit-elle, on n'est pas prêt à vivre.

Elle s'écarta de la rambarde, sourit à Rose.
— Bon séjour, dit-elle.

Rose se tourna vers le chauffeur. Il suivait des yeux l'Anglaise dont la silhouette disparaissait sous les ramures des érables avec une expression mêlée d'inimitié et de crainte. Elle prit le chemin de la descente. Tandis qu'elle foulait la dernière marche de l'escalier de pierre noire qui ralliait l'étang devant le pavillon, elle s'arrêta, assaillie par la pensée que personne ne l'attendait nulle part. Elle était venue entendre le testament d'un père qu'elle n'avait pas connu ; toute sa vie consistait en cette succession de fantômes qui commandaient ses pas et ne lui donnaient rien en retour ; elle allait toujours vers le vide et l'eau glacée. Elle se souvint d'un après-midi dans le jardin de sa grand-mère, de la blancheur du lilas, des herbettes à l'orée du domaine. Les paroles de l'Anglaise lui revinrent en mémoire et, avec elles, un sentiment de révolte. Plus jamais, dit-elle à voix haute. Alors elle contempla l'eau grise, le pavillon, le sable sculpté, les érables, le grand périmètre d'enfance et d'éternité du jardin, et fut inondée d'une tristesse à laquelle se mêlaient des éclats d'un bonheur pur.